

La dernière fois...

Véronique ne peut dire exactement l'âge qu'elle avait lors de sa première agression, par ce beau-frère pervers et manipulateur, cinq ans, peut-être six... Mais elle se souvient avec précision de la dernière, parce que ce jour-là, elle a vraiment cru mourir...

Des années de souffrance, de honte, de saleté, de peur, l'étouffent lentement. Et puis un jour, à l'aube de ses dix-sept ans, au bout de ce long couloir de la mort, une lumière lui redonne espoir : Patrice, son premier et plus grand amour... Avec lui, la jeune fille se croit forte, pense naïvement que le cauchemar va s'arrêter. Mais elle n'a pas encore compris qu'elle est « sa chose », que ce prédateur l'a choisie pour qu'elle lui appartienne à vie. Véronique doit donc jongler entre douceur et bonheur avec Patrice, douleur et horreur avec son agresseur. La jeune fille cache son calvaire. Ce silence imposé depuis si longtemps par ce pervers, elle ose à peine le briser par quelques mots si maladroits que Patrice ne comprend pas ce qu'elle cherche à lui faire comprendre. Et puis, Véronique éprouve ce sentiment étrange de tromper celui qu'elle aime chaque fois qu'elle est agressée. Elle ne se défend plus depuis si longtemps, qu'on pourrait penser qu'elle est « consentante »... Son bourreau ne supporte pas l'idée que sa proie soit amoureuse de Patrice, et dénigre sans arrêt le jeune homme. La jeune fille le défend parfois, mais elle redoute les colères de ce monstre, qui déclenchent des agressions plus violentes encore. Alors, elle évolue douloureusement entre ces deux extrêmes, et ce tourment devient de plus en plus compliqué à gérer. Le passage à la majorité ne change rien, Véronique reste la proie de ce prédateur, sa « chose », même si aujourd'hui encore cela peut sembler incompréhensible.

Les deux amoureux terminent leurs études, et Patrice part effectuer son « service militaire », avec le courrier pour seul moyen de communication, et les week-ends de permission que tous deux attendent avec impatience. Ces deux-là s'aiment si passionnément qu'ils sont persuadés que rien ne pourra les séparer, et surtout pas une année éloignés l'un de l'autre. Mais son bourreau, profitant de l'absence de Patrice, regagne du terrain, et oblige Véronique à envoyer une lettre de rupture à celui qu'elle aime si intensément, qu'il lui dicte et poste lui-même. En échange, ce pervers lui promet de la « laisser tranquille », et ne voyant pas d'autre issue à la fin de ce calvaire, elle accepte, la mort dans l'âme, ce pacte avec le diable en personne. Quand Patrice reçoit cette lettre, il se précipite aussitôt chez Véronique, fou de douleur, et ne comprenant absolument rien. La jeune fille avance tristement quelques arguments pour le convaincre, et le laisse repartir, leurs deux cœurs brisés. Mais, anéantie, Véronique décide de passer outre cet odieux pacte, elle a dix-neuf ans, et le droit de prendre sa vie en main, bon sang ! Et elle aime Patrice si intensément... Alors, leur relation reprend, toujours aussi passionnée, toujours aussi compliquée. Mais une immense peur s'installe au fond de Patrice, la crainte de perdre un jour celle qu'il aime.

Cette nouvelle fait vite le tour de la famille. L'agresseur de Véronique débarque chez ses parents, cache sa rage derrière le masque du gentil gendre, et prétexte une énième exposition à laquelle il aimerait emmener sa « petite belle-sœur ». Celle-ci proteste, devinant de lourdes représailles, mais ses parents insistent lourdement, et la jeune fille

capitule une fois de plus. Ce pervers l'emmène sans ménagement. Véronique sait très bien qu'il n'y aura pas d'exposition, et en chemin, elle réfléchit à la façon dont elle pourrait se défendre. Elle ne veut plus le laisser faire, et pense être de taille à lui faire face. Mais la rage qu'elle devine en lui l'effraie.

Son bourreau emprunte un chemin de terre et immobilise son véhicule à l'abri d'une imposante haie. Aussitôt, la jeune fille essaie de sortir de la voiture. Le prédateur est surpris par la réaction de sa proie, devenue si docile et passive depuis longtemps. Mais il la rattrape par le bras, qu'il tord jusqu'à ce qu'elle lâche la poignée de la porte. Puis, d'un geste sec, il recule les deux sièges, abaisse le dossier côté passager, et se jette sur sa proie. Le visage déformé par la colère, il la maintient fermement et lance d'une voix rauque :

« Alors comme ça, tu m'as désobéi ! Tu revois ce minable ! Tu sais que je déteste ça !

- Patrice n'est pas un minable, s'écrie Véronique, on s'aime, et tu ne peux rien faire contre ça ! Un jour on se mariera, et on aura des enfants ensemble ! Et toi, je te déteste !

- Jamais ! Tu m'entends ? Jamais ! hurle ce pervers, fou de rage.

- Je vais tout dire à Patrice, ose encore murmure Véronique.

- Ah oui ! Et lui dire quoi ? Que tu as une liaison avec le mari de ta sœur ? Parce que c'est ce que je raconterai, moi, si tu parles, lance cet ignoble beau-frère. »

Son regard oscille entre haine et mépris, et Véronique se recroqueville peu à peu. Soudain, il l'embrasse sauvagement, et elle le mord pour essayer de le stopper. Alors, la colère décuplée par la douleur de cette morsure, il devient fou ! Il la gifle violemment avant d'arracher d'une main quelques vêtements à la hâte. La jeune fille, un peu sonnée, se laisse faire à présent, et il se montre d'une brutalité, d'une exigence et d'une violence extrême. Alors que d'habitude, son esprit s'évade un moment de son corps, ce jour-là, Véronique n'y parvient pas. Elle reste pleinement consciente de l'attaque sauvage qu'elle subit, et ce qu'elle ressent est épouvantable. Terreur et douleur atroce se mélangent en une longue plainte désespérée, et elle hurle. Peut-être pour étouffer ce cri, son prédateur plaque ses deux mains de part et d'autre du jeune cou et commence à serrer. Véronique panique complètement, et agrippe les mains de son agresseur pour essayer de desserrer cet étau qui l'étouffe. Elle va mourir, étranglée, parce qu'elle lui a désobéi et parce qu'elle s'est rebellée. Alors, dans un sursaut désespéré, la jeune fille essaie de redevenir celle qu'il attend qu'elle soit, repentante et soumise. Elle lâche les mains de son agresseur et tend sa tête légèrement vers l'avant, ce qui relâche un instant la pression sur son cou et lui redonne un peu d'oxygène. En même temps, Véronique baisse les yeux, et parvient à murmurer un « pardon » qui lui arrache le cœur. Un mot insensé qui aura des répercussions des années durant sur son comportement, la rendant incapable de formuler toute forme d'excuse quel qu'en soit le motif. Mais l'effet sur son bourreau est immédiat. Celui-ci desserre son étau et tandis que sa proie suffoque encore un peu, il lui dit sur un ton adouci :

« C'est bien... Je te préfère comme ça, petite sœur... Tu vois ce que tu m'oblige à faire ? »

Puis il termine sa sale besogne, moins violemment, et la jeune fille tourne la tête pour qu'il ne la voit pas serrer les dents, de douleur, mais aussi de rage parce qu'elle a encore perdu ce combat. Petite sœur... Elle est tout sauf ça ! Ensuite, d'un air plus menaçant, il la prévient :

« Tu sais que je ne serai jamais loin, n’oublie pas ! »

L’instant d’après, il se rhabille l’air de rien, tandis que Véronique encore sous le choc ajuste ses vêtements mécaniquement, avec la certitude qu’elle a failli mourir. Puis, il la laisse devant la porte de chez ses parents, et la quitte avec ce geste du doigt sur la bouche qu’elle connaît si bien et qui lui ordonne le silence. La jeune fille se faufile dans l’escalier, une main posée sur sa joue tuméfiée pour la masquer, et s’enferme dans la salle de bains, où elle peut enfin pleurer. Comment ses parents ne remarquent-ils pas son état quand elle rentre ? Sa mère est-elle déjà au courant de son tourment ? Et dans ce cas, comment peut-elle cautionner « ça » ? Véronique n’aura jamais les réponses... Quand plus tard, cette même mère demande à sa fille si l’exposition était intéressante, celle-ci murmure un vague « non », et court s’enfermer dans sa chambre pour couper court à d’éventuelles questions.

Ce viol est le dernier d’une longue et sinistre série, mais Véronique ne le sait pas encore. Ce prédateur a certainement d’autres victimes plus jeunes à sa portée, et la jeune femme ne le comprendra que beaucoup plus tard. Quand elle quitte enfin la maison familiale, il continue à la harceler chez elle pendant un certain temps. Probablement pour lui rappeler qu’il est là, et elle continue à craindre qu’il recommence à l’agresser pendant des années. Ce pervers tombe une fois sur Patrice, une autre fois sur son deuxième compagnon. Il invente alors un piètre prétexte, une histoire de téléviseur à leur donner, pour justifier sa venue, et s’en sort avec cette minable pirouette. Un autre jour, il sonne à la porte de Véronique. Celle-ci est seule, et terrifiée, elle n’ouvre pas. La jeune femme découvre sur son paillason un cadeau déposé par ce monstre, qu’elle jette aussitôt dans le vide-ordures, écoeurée, sans l’ouvrir. Ce prédateur gagne encore une partie de ce combat : Véronique et Patrice se séparent, déchirés par trop de souffrance, peut-être aussi par un stratagème dont son bourreau aurait tiré les ficelles, et qu’elle a découvert récemment. Mais elle n’est sûre de rien. Quand plus tard la jeune femme change de statut en devenant maman, il la lâche définitivement. Enfin, presque... Ce pervers ose un jour poser ses mains hideuses sur son ventre arrondi alors qu’elle attend son premier enfant, tout en lui murmurant :

« J’espère que ce sera une fille... »

Révoltée, la future maman affronte ce regard qui la met pourtant encore si mal à l’aise, et tout en le repoussant furieusement, rouge de colère, elle le prévient :

« Si tu touches un seul cheveu de mes enfants, tu es MORT ! »

Ce jour-là, et même des années avant ça, Véronique aurait dû rompre ce silence qui la rongeaient, puis s’enfuir loin de cette famille, pour protéger ses enfants. Pourquoi n’a-t-elle pas pris cette remarque pleine de sous-entendus immondes comme une sérieuse menace ? Aujourd’hui encore, cette femme cherche des réponses à bien des questions. Et même si elle s’est enfin libérée de cette emprise, Véronique ne peut oublier la violence de cette dernière agression, il y a plus de trente-cinq ans. Ce jour-là, en osant défier son bourreau, mais aussi en essayant de se défendre plus fermement, elle a vraiment cru qu’elle allait mourir...

Véronique Armor – février 2018